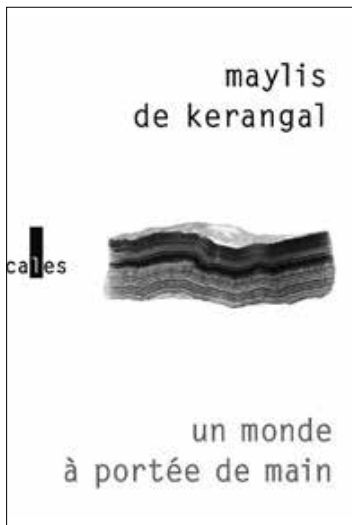


## UN UNIVERS EN TROMPE-L'ŒIL



les pas d'une jeune femme qui dévale un escalier en spirale, avale les étages sans souffler, se confronte au miroir de l'entrée, quelques secondes, pour un ultime raccord de maquillage avant de franchir le porche

et de déboucher dans la rue. Cette phrase tourbillon dévoile le tempo de l'écriture de Maylis de Kerangal, sa fougue, sa précision, l'envoûtement qui ensorcelle d'emblée le lecteur pour ne plus le lâcher jusqu'à l'ultime image du livre, la première esquisse jamais peinte, l'origine de l'Art.

Cette jeune femme libre d'aujourd'hui, Paula Karst, après un bac médiocre, quelques recherches d'avenir et de voies sans issue, après «avoir secoué la vie», refuse de s'échouer à la marge, s'accroche et choisit d'intégrer un Institut d'Art, rue du Métal à Bruxelles. Ce jour de septembre 2007, elle fait face à une maison de conte : cramoisie, vénérable, à la fois fantastique et repliée... Paula tire la chevillette, la cloche émet un tintement fêlé,

la porte s'ouvre et la jeune fille disparaît dans le décor. Un décor de marbre, de colonnes, de chapiteaux, de paysage. Mais lorsqu'elle veut toucher le marbre, au lieu du froid glacial de la pierre, c'est le grain de la peinture qu'elle éprouve.

Paula est entrée dans un monde de faux-semblant. Elle va y apprendre l'art du Trompe-l'œil. Y acquérir le sens de l'observation et la maîtrise du geste, autrement dit l'œil et la main. Les élèves y sont soumis à un entraînement intensif et Paula et ses condisciples ne compteront plus leurs heures, de jour comme de nuit. Un trio se coopte, solide, dans l'entr'aide, passionné, acharné au travail, porté par les éclats du Rock. Paula, son long manteau noir et ses «smoky eyes». Kate, son amie, cheveux platine et racines noires, un mètre-quatre-vingt sept, athlétique et voix fluette. Jonas, son colocataire, les yeux de hibou et la peau grise, des bras comme des lassos et la casquette des Yankees. Les trois amis se retrouvent, travaillent parfois côte à côte, évoquent leurs expériences, décrivent les processus de leurs commandes. Pour Kate, la patine d'un hall de l'avenue Foch. Noir abyssal, veiné d'or liquide, ombreux et ostentatoire. «Tu leur fais un portor ?». Admiration éblouie de Jonas et de Paula qui, penchés vers la photo sur l'écran du téléphone, veulent toujours plus

de détails. Quant à Jonas un projet spécial, une jungle, l'absorbe, l'efface de la vie courante. Kate le vanne, le voilà devenu un artiste ! Paula réclame un royaume pour les grands singes ! Vivre et travailler dans une proximité permanente a rapproché Paula et Jonas. Ils ne se sont pas livrés l'un à l'autre, mais n'ont cessé de s'attirer. La nuit où ils ont dormi tous les deux, Paula s'est placée derrière Jonas... elle a emboîté ses genoux dans les siens. Leurs peaux étaient douces, elles avaient une odeur de terre et d'eau.

Les trois années d'études filent. Chacun a appris à glacer, chiqueter, blaireauter, manipuler le couteau, le pinceau, le deux-mèches, chaque outil, reconnaître chaque matériau, chaque nuance. Pour le diplôme qui met un terme à ces années d'études, chacun doit réaliser un panneau libre. Jonas choisit un bois, la maille de chêne, Kate, un marbre, le portor, Paula une écaille de tortue. Les panneaux de tous les élèves enfin exposés, les diplômes remis, la fête terminée, c'est la fin de ce temps protégé, défini, intense, passé rue du Métal. Et pour le trio, une séparation annoncée. A l'appartement, rangement et état des lieux. Pas de mélancolie, se répètent Paula et Jonas ! S'ils ne doutaient pas d'être devenus singuliers l'un pour l'autre, uniques au monde, aimés, ils prenaient acte que quelque chose s'achevait ici... ce temps de leur jeunesse et de leur formation. Tout était modifié pour toujours.

### *L'art de l'illusion*

Dès l'ouverture du roman, la première phrase nous happe, nous bouscule, s'enroule, s'envole, scandée par

Après un temps de latence et d'une certaine inquiétude, des propositions tombent. En Italie. Paula a rallié la cohorte des travailleurs nomades. Freelance ! Elle s'assure peu à peu une sécurité matérielle, fragile mais réelle. De son côté en Ecosse, Kate galère. Le silence de Jonas est d'une tout autre nature. Il est débordé. Hyperactif et secret, toujours loin. Dans une villa italienne, un producteur de cinéma comprend soudain qu'il a été joué en admirant le marbre qui l'entoure. Miracoloso ! Incredibile ! Magico ! L'auteure du trompe-l'œil est immédiatement embauchée pour trois mois aux Ateliers de Cinecitta, la Fabbrica dei sogni, à Rome. Paula y rejoint une équipe qui doit réaliser la loge papale dans la façade de la Basilique Saint Pierre pour le décor du film Habemus Papam. Son chemin va croiser celui du Charlatan, un staffeur aguerri, yeux bleus et cheveux roux, bonnet de marin sur la tête, qui ne la laisse pas indifférente. Et en dépit des avertissements sur sa sulfureuse réputation susurrés à Paula, très vite l'atmosphère entre eux devient électrique. Il l'entraîne à la découverte de tous les recoins des studios. Derrière la cité médiévale, c'est un faubourg de New York... derrière le palais de pierre c'est la rue de bois, un continent se renverse sur un autre, les époques se télescopent, les scènes se concurrent, s'emboîtent, se déchirent. Et entre eux, la relation devient fusionnelle, le temps s'étire, Paula accepte les chantiers italiens, les années ont passé depuis son arrivée, cinq ans, avant de décider d'échapper à un amant devenu possessif et lointain, en mettant un terme à une histoire à laquelle elle ne croit plus.

Rentrée à Paris, la rencontre avec une

architecte russe lui fournit une occasion exceptionnelle de déployer son talent. Trois mois à Moscou, dans les grands studios de Mosfilm pour travailler à la reproduction en urgence du salon d'Anna Karénine. La dernière nuit, la veille du premier jour de tournage, une panne d'électricité plonge stuc, boiseries, lambris dans le noir. Le travail se poursuit à la bougie, accompagné des vociférations des producteurs survoltés, chauffant les peintres dans un russe charriant des clous et des caresses. Une équipe de jeunes étudiants des Beaux-arts appelée en renfort rejoint les studios. Et Paula, inquiète de les voir tout saloper, prépare les palettes, montre les rendus recherchés, assigne à chacun sa part de décor, va de l'un à l'autre pour affiner une touche, creuser une ombre, glacer un blanc. Dans la nuit sculptée par les flammes, elle s'impose en chef de chantier. Sans rien imposer. Discrète et efficace. De plus en plus tranquille, déliée, concentrée. Partageant au petit matin la liesse collective au retour de la lumière, à la découverte du grand salon d'Anna Karénine. Jonas est revenu à Paris depuis Bruxelles où il a peint durant ces cinq années. Pour un chantier ? Pour toi ! s'offusque-t-il. Leurs retrouvailles se font avec

une évidence, une fluidité surprenante... dans un élan si libre, dans une parole si déliée – comment vas-tu mon âme ? Le monde autour d'eux disparaît et la nuit dernière avait duré cinq ans. Pourtant la réalité les rattrape. Jonas a besoin d'argent et a déjà accepté un chantier. Et quand on lui en propose un nouveau, il pousse Paula à l'accepter. La réplique de la grotte de Lascaux. Le fac-similé ultime.

Paula retrouve le peuple des faussaires... les copistes, les braqueurs du réel, les trafiquants de fiction... Devant elle les images du cerf noir qu'elle s'apprête à peindre. S'y révèle la profusion complexe de ses formes, l'infiniment petit de son grain répercutant en écho un espace sans limite.

Elle bascule et se fond dans l'image, préhistorique et pariétale.

**Jacqueline CAUËT**

*“UN MONDE A PORTEE DE MAIN» :*  
*roman de MAYLIS DE KERANGAL.*  
*Editions Verticales, août 2018. 288 pages,*  
*20 euros*